

ferai-je part de quelques petites choses bizarres. Ce qui est moins réjouissant, cette année, c'est l'état de mes affaires dont mon humeur dépend toujours...

J'ai pu récemment observer une première réaction à mon ingérence dans la psychiatrie. Je t'en cite des extraits : « horripilante et nébuleuse psychiatrie de vieille femme », signé Rieger, de Wurzburg ; cela m'a bien amusé. Et tout cela justement à propos de la paranoïa qui est devenue si limpide !

Ton livre se fait attendre. Wernicke (1) vient de m'adresser un patient, un lieutenant soigné à l'hôpital militaire.

Il faut que je te raconte un joli rêve que j'ai fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement. Je me trouvais dans une boutique où je lisais l'inscription suivante :

ON EST PRIÉ
DE FERMER LES YEUX

J'ai tout de suite reconnu l'endroit, c'était la boutique du coiffeur chez qui je vais tous les jours. Le jour de l'enterrement, j'avais dû attendre mon tour et étais, à cause de cela, arrivé un peu en retard à la maison mortuaire. La famille m'en voulait beaucoup alors d'avoir décidé que les obsèques se feraient sans bruit, simplement, ce qu'elle devait, par la suite, approuver. Ils prirent aussi très mal mon retard. La phrase de l'écriture a un double sens. Elle signifie : « Il faut faire son devoir envers les morts. » (Il s'agit donc d'une excuse, comme si j'avais manqué à mes devoirs et que j'eusse besoin d'indulgence et « devoir » est pris dans son sens littéral.) Le rêve émane donc d'une tendance au sentiment de culpabilité, tendance très générale chez les survivants(2)...

Bien des choses affectueuses à I. F. et à R. W. (3). Peut-être ma femme se trouve-t-elle déjà chez toi.

ton
Sigm.

51

CHER WILLHELM,

IX. Bergasse 19.

4-12-96.

... Je suis en plein travail, toutes mes demi-heures sont occupées... Je songe à quelque chose qui pourrait assurer une coordination entre nos travaux communs et me permettre d'installer ma colonne sur

(1) Karl Wernicke (1848-1905), de Breslau, psychiatre et neurologue renommé.

(2) Freud a décrit ce rêve en termes légèrement différents et évidemment en s'aidant de notes, dans *L'Interprétation des rêves*, p. 74.

(3) Initiales des noms de la femme et du fils de Flieiss.

ton socle. Mais j'ai l'impression de ne pas devoir écrire là-dessus. Un fragment sera prêt dans quelques jours, réservé, cela va de soi, à ton usage personnel. Je suis curieux de savoir ce que tu en penseras...

A part cela, le monde est rempli de choses merveilleuses aussi bien que de choses stupides, mais ces dernières sont généralement le fait des humains. Je ne te révélerai d'abord de mes travaux que des épigraphe préliminaires. Ma psychologie de l'hystérie sera précédée de ces fêtes paroles : *Introite et hic dii sunt* ; précédant le chapitre sur l'accumulation :

*Sie treiben's toll, ich fürcht' es breche
Nicht jeden Wochenschluss macht Gott die Zeche (1) ;*

avant « la formation des symptômes » :

Flectere si nequeo Superos Acheronta movebo (2) ;

avant « la résistance » :

*Maeh es kurz!
Am jüngsten Tag is's nur ein (3)...*

Je te salue affectueusement ainsi que ta petite famille et j'attends des *res novae* familiales et scientifiques,

ton
Sigm.

52

MON TRÈS CHER WILLHELM,

6-12-96.

Aujourd'hui, après avoir réalisé un maximum de travail et gagné ce dont j'ai besoin pour mon bien-être (10 heures-100 florins), je suis mort de fatigue mais intellectuellement dispos et je vais essayer de t'exposer brièvement les derniers détails de mes spéculations.

Tu sais que, dans mes travaux, je pars de l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps *remaniés* suivant les circonstances nouvelles (4),

(1) « Ils dépassent toutes les bornes, je crains un effondrement, Dieu ne présente pas ses comptes à la fin de chaque semaine. »

(2) Vers de l'Épique qui a servi d'épigraphe à *L'Interprétation des rêves*.

(3) « Abtretezt ! le jour du Jugement dernier, il n'y aura qu'un... »

(4) L'exposé qui suit marque un passage entre les hypothèses relatives à l'appareil psychique telles qu'elles sont présentées dans *l'Esquisse*, p. 30, et les conceptions de Freud exposées dans le VII^e Chapitre de *L'Interprétation des rêves*. Freud les a plus tard reprises dans *Au-delà du principe de plaisir* et, en 1925, dans la *Note*

Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de « signes ». (Dans mon étude sur l'aphasie, j'ai jadis soutenu l'idée d'un semblable aménagement des voies venant de la périphérie (1)). J'ignore le nombre de ces ensembles. Ils sont au moins trois et probablement davantage. Le schéma ci-dessous illustre cette façon de voir (fig. 7). Il montre que les diverses inscriptions sont aussi séparées (pas nécessairement du point de vue topographique) par rapport aux neurones qui les transportent. Cette hypothèse n'a peut-être pas une importance capitale, mais elle est la plus simple et l'on peut pour le moment la retenir.

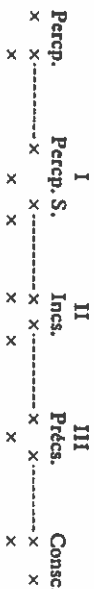


Fig. 7 (2)

Percep. — Ce sont les neurones où apparaissent les perceptions et auxquels s'attache le conscient, mais qui ne conservent en eux-mêmes aucune trace de ce qui est arrivé, car le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement [V. l'Esquisse, p. 322].

sur le bloc magique, sous une forme qui rattache la théorie la plus récente à l'ancien.

• Les appareils que nous avons inventés pour améliorer ou renforcer nos fonctions sensorielles sont construits de la même façon que les organes eux-mêmes ou que certaines parties de ces derniers (par exemple les lunettes, les caméras photographiques, les tuyaux acoustiques, etc.). Par comparaison les moyens pouvant servir à aider notre mémoire semblent particulièrement détecteurs, car notre appareil psychique réalise justement ce qu'eux ne peuvent faire : il possède le don illimité de recevoir de nouvelles impressions et crée cependant de façon continue des traces mnémoriques durables sinon indéfectibles. Dans mon *Interprétation des rêves*, j'ai déjà supposé que cette inhabituelle faculté pourrait être attribuable à l'action de deux systèmes différents (ou organes de l'appareil psychique). D'après cela, nous possédons un système perception-conscient recevant les perceptions mais n'en conservant aucune de façon permanente, de telle sorte qu'il se comporte devant toute perception nouvelle comme une feuille de papier blanche. Les traces durables des émois perçus, au contraire, seraient conservées dans le système mnémorique sous-jacent. Plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920 g), j'ai ajouté que l'inscriptible phénomène du conscient se produisait, dans le système de perception, à la place des traces permanentes.²

(1) C'est l'un des rares passages où Freud lui-même fait remarquer la ressemblance existant entre *Zur Auffassung der Aphasien* (1891 b) et ses œuvres ultérieures.

(2) *Percep.*, perception ; *Percep. S.*, signe de perception ; *Incs.*, inconscient ; *Prés.*, préconscient ; *consc.*, conscience. Ces abréviations prévalent à celles que Freud emploiera et ont été d'abord utilisées dans la lettre à Flieiss portant le n° 64, du 31-5-1897. On les retrouve dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves* (1900 a).

Percep. S. constitue le premier enregistrement des perceptions, tout à fait incapable de devenir conscient et aménagé suivant les associations simultanées.

Incs. (l'inconscient) est un second enregistrement ou une seconde transcription, aménagé suivant les autres associations — peut-être suivant des rapports de causalité. Les traces de l'inconscient correspondraient peut-être à des souvenirs conceptionnels et seraient aussi inaccessibles au conscient.

Prés. (le préconscient) est la troisième transcription liée aux représentations verbales et correspondant à notre moi officiel. Les investissements découlant de ce Prés. deviennent conscients d'après certaines lois. Cette conscience cognitive secondaire, qui apparaît plus tardivement, est probablement liée à la réaction hallucinatoire de représentations verbales ; ainsi les neurones de l'état conscient seraient là encore des neurones de perception et en eux-mêmes étrangers à la mémoire.

Si je parvenais à donner un exposé complet des caractères psychologiques de la perception et des trois enregistrements, j'aurais formulé une nouvelle psychologie. Je dispose pour ce faire d'une partie des matériaux, mais sans avoir, pour le moment, l'intention de m'en servir dans ce but.

Je tiens à faire remarquer que les enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie (1). C'est à la limite de deux époques que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. Je m'explique les particularités des psychonévroses en supposant que la traduction de certains matériaux ne s'est pas réalisée — ce qui doit entraîner certaines conséquences ; nous soutenons, en effet, qu'il existe une tendance à l'égalisation quantitative. Tout nouvel enregistrement gêne l'enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus d'excitation. Si aucun enregistrement nouveau ne se produit, l'excitation s'économise suivant les lois psychologiques gouvernant l'époque psychique précédente et par les voies alors accessibles. Nous nous trouvons ainsi en présence d'un anachronisme : dans une certaine province

(1) Freud n'a pas poursuivi immédiatement dans ses écrits l'idée de donner un fondement génétique à sa compréhension du fonctionnement de l'appareil psychique. Il est vrai que, de façon indirecte, il a soutenu cette opinion dans sa *Formulation des deux principes de la fonction psychique* (1911 b). Et même à une époque plus récente, ces vues de Freud n'ont comporté aucune suite vraiment satisfaisante. Toutefois, le problème qui l'avait préoccupé dès 1896 peut actuellement être plus exactement posé. Il s'agit de relier l'histoire des fonctions individuelles du moi au développement de l'appareil psychique. Voir H. HARTMANN, 1940 et H. HARTMANN, E. KRIS et R. LEWENSTEIN, 1947.

des *fueros* (1) existent encore, des traces du passé ont survécu. C'est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, *refoulement*. Le motif en est toujours la production de déplaisir qui résulterait d'une traduction ; tout se passe comme si ce déplaisir perturbait la pensée en entravant le processus de la traduction.

Pendant une même phase psychique et en même temps que se réalisent les enregistrements d'une seule et même sorte, nous voyons quelquefois se dresser une défense *normale* contre le déplaisir produit. La défense *pathologique* n'est dirigée que contre les traces mnémoriques non encore traduites et appartenant à une phase *antérieure*.

La réussite du refoulement ne dépend pas de l'intensité du déplaisir (2). C'est justement contre les souvenirs les plus désagréables que nous luttons souvent en vain. Voici comment ce fait peut s'expliquer : lorsqu'un incident A a provoqué en se produisant un certain déplaisir, la trace mnémorique AI ou AII qu'il laisse est capable d'entraîner la décharge de déplaisir lors de la réapparition du souvenir. Plus le retour du souvenir est fréquent, plus la décharge est empêchée. Mais il existe un cas, *un seul cas*, où l'inhibition ne suffit plus : c'est quand A, au moment de sa production, a provoqué un certain déplaisir et qu'il suscite, en resurgissant, un nouveau déplaisir, l'inhibition n'est alors plus possible. Le souvenir agit alors comme un événement actuel. Ce fait ne se réalise que lorsque les incidents ont été d'ordre sexuel parce qu'en ce cas l'excitation qu'ils provoquent devient toujours plus intense avec le temps (au cours du développement sexuel).

Ainsi un incident sexuel survenu au cours d'une certaine phase agit pendant la phase suivante comme s'il était actuel, donc irrépressible. La condition déterminante d'une défense pathologique (« c'est-à-dire du refoulement »), est donc le caractère sexuel de l'incident et sa survenue au cours d'une phase antérieure.

(1) Le *furo* était une loi espagnole ancienne restée en vigueur dans certaines villes ou certaines provinces et garantissant à ces régions des privilèges immémoriaux. (N. d. T.)

(2) Les réflexions d'ordre économique qui, l'année précédente (voir l'Éclaircie) avaient encore été formulées dans le langage de la physiologie nerveuse, sont ici remplacées par des idées d'ordre général relatives aux intensités d'investissement. La description de l'appareil psychique acquiert ainsi bien plus d'indépendance et concorde mieux avec les observations cliniques ; en même temps on voit apparaître le point de vue ontogénique.

Les paragraphes suivants établissent un lien entre les hypothèses de Freud relatives au fonctionnement de l'appareil psychique et ses idées sur le rôle spécial du refoulement en tant que défense contre des traumatismes sexuels. Ces idées se fondent toujours sur l'hypothèse de la « séduction ». (Voir *Introduct.*, p. 25.)

Les incidents sexuels n'engendrent pas forcément tous du déplaisir, la plupart sont agréables. Il s'ensuit que leur reproduction est en général accompagnée d'un plaisir non inhibé. Un plaisir de ce genre constitue une *compulsion*. Nous sommes ainsi amenés aux conclusions suivantes : quand un souvenir sexuel réapparaît au cours d'une autre phase et qu'il engendre du plaisir, il en résulte une compulsion, mais s'il produit du déplaisir, il y a refoulement. Dans les deux cas, la traduction en signes de la nouvelle phase semble être gênée (?) (1).

L'observation clinique nous fait connaître trois groupes de psychonévroses sexuelles : l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa et nous enseigne que les souvenirs refoulés se rapportent, dans le cas de l'hystérie, aux événements survenus entre 1 an 1/2 et 4 ans (2), dans le cas de la névrose obsessionnelle entre 4 et 8 ans et, pour la paranoïa, entre 8 et 14 ans. Toutefois, au-dessous de 4 ans, aucun refoulement ne se produit et ainsi les périodes d'évolution psychique et les phases sexuelles ne coïncident pas (fig. 8) (3).

	1 1/2	4	8	14-15
Psych.	I a	I b	II	III
Ser.	I	II	II	III

Fig. 8

La perversion est une autre conséquence d'un incident sexuel trop précoce. Il faut, semble-t-il, pour qu'elle apparaisse que la défense ne se produise pas avant l'achèvement de l'appareil psychique ou qu'elle fasse tout à fait défaut (4). (Voir la fig. 9.)

Telle est la superstructure. Tentons maintenant de l'établir sur des fondements organiques. Il s'agit d'expliquer pourquoi des incidents sexuels, générateurs de plaisir au moment de leur production, provoquent chez certains sujets, lors de leur réapparition ultérieure sous forme de souvenirs, du déplaisir alors que, chez d'autres, ils donnent naissance à des compulsions. Dans le premier cas, ils doivent évidemment susciter un déplaisir qui ne s'était pas produit au début. Il faut aussi déterminer les époques psychologiques et sexuelles. Tu m'as appris que ces dernières étaient des multiples supérieurs de la période féminine de vingt-huit jours (5)...

(1) Le point d'interrogation existe dans le manuscrit.

(2) Voir la formulation antérieure dans la lettre n° 46.

(3) Freud ne distingue ici que deux phases « sexuelles » précédant la puberté et séparées par la seconde dentition.

(4) C'est la première fois que Freud parle des perversions.

(5) Dans un passage non reproduit ici, Freud tente de considérer les phases pendant lesquelles, pour chaque groupe de maladies, la séduction a eu lieu, comme

mnémoniques, des impulsions (dérivant des souvenirs) et des *fabulations projectives*. Mais l'irruption dans le conscient, les formations de compromis, c'est-à-dire de symptômes, sont différentes dans chaque cas. Dans l'hystérie, ce sont les souvenirs, dans la névrose obsessionnelle, les pulsions perverses et, dans la paranoïa, les *fabulations défensives (fantasmes)* qui, déformés du fait des compromis, s'insinuent jusqu'au comportement habituel.

D'après moi, ces vues constituent un grand progrès. J'espère que tu es du même avis (1).

... Espérons que tu as enfin découvert quelque beauté aux lacs. Il m'est difficile de te pardonner tes critiques de Venise, mais je saisis pourtant un peu l'harmonie et les si belles proportions que l'on découvre dans la sévère structure de ton psychisme.

Milleurs vœux à tous deux pour d'agréables vacances,

ton

Sigm.

Manuscrit L (2).

NOTES (1)

STRUCTURE DE L'HYSTÉRIE.

Le but semble être de revenir aux scènes primitives. On y parvient quelquefois directement mais, en certains cas, il faut emprunter des voies détournées, en passant par les fantasmes. Ces derniers édisent, en effet, des défenses psychiques contre le retour de ces souvenirs (3) qu'ils ont aussi la mission d'épurer et de sublimer. Elaborés à l'aide de choses entendues qui ne sont utilisées qu'après coup, ils combinent

(1) Ce « grand progrès » a, plus tard, bouleversé toutes les hypothèses psychanalytiques et transformé la psychanalyse en une psychologie des pulsions. Freud, en disant que « les formations soumisees, dans l'hystérie, au refoulement, n'étaient pas, à proprement parler, des souvenirs étant donné que personne ne fait travailler, sans bons motifs, sa mémoire », a déjà presque découvert le ça pulsique, en effet, ces matériaux sont « des pulsions découlant des scènes primitives ».

(2) Notes jointes à la lettre du 2-5-97. Elles font partie des observations cliniques que Freud avait l'habitude de noter sans ordre systématique. On trouvera d'autres notes de cet ordre, pp. 179-180. Jusqu'en ses dernières années, Freud a continué à prendre de pareilles notes. Voir certaines d'entre elles publiées après la mort de leur auteur et datant de juin 1938 (1941 f.).

(3) Jamais depuis Freud n'a aussi nettement exprimé cette idée. V. l'interprétation des rêves : « L'étude des psychonévroses nous amène à une surprenante découverte : ces fantasmes, ces rêveries diurnes, sont les prodromes immédiats des symptômes hystériques, ou, tout au moins, d'un grand nombre d'entre eux ; les symptômes hystériques ne se rattachent pas aux souvenirs eux-mêmes, mais aux fantasmes édités sur eux.

les incidents vécus, les récits de faits passés (concernant l'histoire des parents ou des aïeux) et les choses vues par le sujet lui-même. Ils se rapportent aux choses entendues comme les rêves se rapportent aux choses vues. Car, dans les rêves nous voyons mais nous n'entendons pas.

ROLE DES DOMESTIQUES (1).

Un intense sentiment de culpabilité (à propos de vols, d'avortements, etc.) naît parfois chez une femme par identification à ces personnes de basse moralité. Bien souvent ces derniers surgissent, dans son souvenir, comme des femmes méprisables dont les figures se trouvent sexuellement liées à celles du père ou du frère. Puis, par suite de la substitution de ces filles dans les fantasmes, des accusations fort douloureuses sont lancées contre d'autres personnes. On trouve diverses craintes : crainte de la prostitution (de sortir seule), peur de trouver un homme caché sous le lit, etc. Le fait que la vile conduite du chef de famille à l'égard des servantes soit expiée par le sentiment, chez la fille, du ravallement de soi semble constituer une tragique expiation.

CHAMPIGNONS.

L'année dernière j'ai vu une jeune fille craindre de cueillir une fleur ou même un champignon parce qu'elle enfreignait ainsi les lois divines qui interdisent de détruire les germes vivants. Cette crainte tirait son origine des préceptes religieux de sa mère qui s'élevait contre les précautions pendant le coït, puisque des germes vivants se trouvaient ainsi détruits. Elle parlait des « éponges » (petites éponges de Paris) qui étaient des préservatifs possibles (2). Une identification à sa mère formait le contenu principal de la névrose de cette jeune personne.

DOULEURS.

Il ne s'agit pas de la sensation directe d'une fixation (3), mais de sa répétition intentionnelle. Un enfant se heurte à quelque coin de table, à un meuble et met ainsi ses organes génitaux en contact avec cet objet afin de répéter une scène où la partie maintenant douloureuse, jadis froissée contre l'angle, a servi à la fixation.

(1) Pour comprendre cette note, il convient de se rappeler ce qu'était la situation particulière du personnel domestique allemand dans la bourgeoisie viennoise vers la fin du siècle dernier. Tout ce que Freud a conservé de cette façon de penser se retrouve dans le travail intitulé *De l'abaisssement général du niveau de la vie amovraue* (1912 d.).

(2) [Le mot allemand « Schwamm » signifie à la fois « champignon » et « éponge »].

(3) [Fixation devenue inconsciente d'un incident dans la mémoire du sujet. C'est la première fois, semble-t-il, que Freud emploie ce terme.]

taèmes sont dus à des choses entendues mais comprises *plus tard* seulement.

Peu de jours après mon retour, un de mes fiers vaissaux a sombré. Mon banquier, celui d'entre mes patients dont l'analyse était la plus avancée, m'a échappé à un moment décisif, alors qu'il allait me révéler les scènes finales. J'en subis aussi un dommage matériel et me convainc que je ne connais pas encore tous les ressorts de mon affaire. Mais, reposé comme je l'étais, j'ai bien supporté l'achèvement me disant que je devrai longtemps encore attendre l'achèvement complet d'un traitement. Cela doit pourrnt être réalisable et j'y parviendrai.

Je désirais faire partir les enfants pour Aussec le 18 ; Martha serait restée ici jusqu'à la Pentecôte. Le temps affreux qu'il fait nous oblige à remettre ce départ à une date indéterminée. Martin a eu un nouvel accès sans danger de sa fièvre poétique. Il a écrit un poème intitulé *Jour de fête dans la forêt* et un autre, encore inachevé *La chasse*. La lecture des vers suivants qui se trouvent dans ses *Conversations entre animaux intelligents* t'apprendra qu'il a été opéré :

« Lièvre », dit le chevreuil.

« As-tu encore mal à la gorge quand tu avales ? »

Il est extrêmement comique de voir l'indignation d'Oli devant les nombreuses fautes d'orthographe qui émaillent ces poétiques productions.

... Mathilde se passionne actuellement pour la mythologie et a récemment versé des larmes amères en apprenant que les Grecs — qui furent de tels héros — recevoient tant de coups des Turcs. Très amusante, cette petite troupe...

J'ai plusieurs auditeurs nouveaux, entre autres un véritable élève berlinois, un certain Dr Gattl, venu ici pour suivre mon enseignement. Je lui ai promis de l'instruire suivant les méthodes classiques (celles des péripatéticiens), plutôt qu'au laboratoire et dans les salles d'hôpitaux. Je suis curieux de voir ses réactions. Il est d'ailleurs à moitié Américain.

Toutes sortes de bonnes idées à te communiquer me sont venues à l'esprit ces jours-ci, mais toutes se sont envolées. Me voilà obligé d'attendre le prochain soufflé qui me les ramènera. D'ici là, j'aimerais recevoir de bonnes nouvelles, bien détaillées, d'Ida, de Robert et de toi-même...

Très affectueuses pensées. Bonne chance dans ton travail,

ton

Sigm.

63

25-5-97.

CHER WILHELM,

Je t'envoie ci-joint le « catalogue de toutes les merveilles, etc. (1) ». Le Conseil des Professeurs fait attendre sa décision. Il y a eu de nouvelles oppositions et, par suite, remise à la prochaine séance. Heureusement, mon intérêt se porte ailleurs.

Le pli ci-inclus renferme une multitude de conjectures qui me donnent grand espoir. Si j'en tire quelque chose, je te ferai cette fameuse visite à Berlin, mais j'estime qu'elle n'aura lieu que l'année prochaine...

Ma petite troupe est partie hier soir pour Aussec avec Minna. Aux dernières nouvelles, ils sont arrivés là-bas par un temps magnifique. Martha reste ici jusqu'à la Pentecôte.

ton

Sigm.

Manuscrit M (2).

NOTES (II)

STRUCTURE DE L'HYSTÉRIE.

Cette structure est probablement la suivante. Quelques-unes des scènes sont directement accessibles, d'autres seulement par l'intermédiaire de fantasmes superposés. Elles s'ordonnent suivant une résistance croissante ; les moins refoulées surgissent les premières, mais d'une façon incomplète à cause de leur association avec des scènes plus refoulées. Le travail analytique s'effectue par une série de descentes, d'abord jusqu'aux scènes ou à leur voisinage, puis un peu plus profondément encore à partir d'un symptôme et enfin plus bas encore (3). Étant donné que la plupart des scènes ne convergent que vers quelques symptômes seulement, la voie que nous empruntons suit une ligne au travers des pensées qui se trouvent à l'arrière-plan des mêmes symptômes.

Symptômes. — Notre travail consiste à pénétrer toujours plus profondément. (Voir fig. 11.)

(1) Citation approximative des paroles de Leporello dans le *Don Juan* de Mozart. Freud fait ainsi un plaisant allusion au « Catalogue » de ses œuvres, c.-à-d. à sa bibliographie. Voir la lettre précédente.

(2) Ce manuscrit accompagnait la lettre du 25-5-1897.

(3) « Les scènes s'ordonnent suivant une résistance croissante. » Cette idée et celle aussi que le travail se fait en descendant toujours plus bas, ont amené Freud à donner, dans ses écrits techniques, des conseils sur l'interprétation des résistances et à établir la technique psychanalytique.

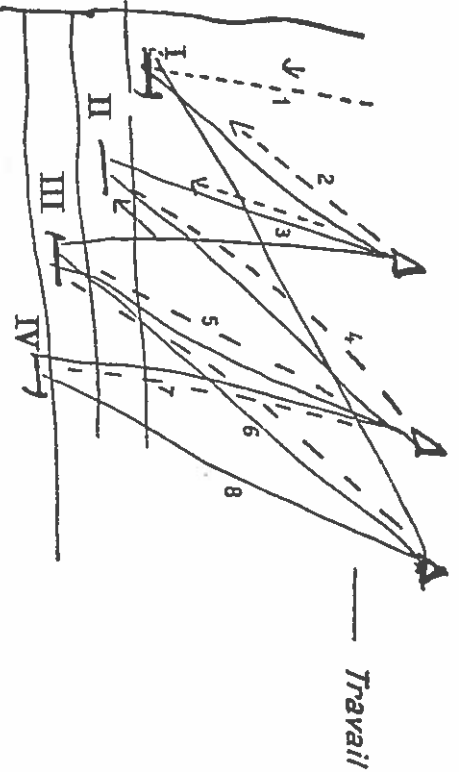


FIG. 11
Toutes les lignes pointillées
les flèches et les chiffres sont en rouge dans le manuscrit
ainsi que le mot « Travail »

REFOULEMENT.

Il est permis de soupçonner que l'élément essentiel refoulé est toujours l'élément féminin. Les femmes, comme les hommes, en effet, aboutent plus facilement les expériences qu'elles ont faites avec d'autres femmes que celles faites avec des hommes. Ce que les hommes refoulent surtout, c'est l'élément de pédérastie (1).

FANTASMES.

Les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente de choses vécues et de choses entendues, suivant certaines tendances. Ces tendances visent à rendre inaccessibles les souvenirs qui ont pu ou pourraient donner naissance aux symptômes. Les fantasmes se forment par un processus de fusion et de déformation analogue à la décomposition d'un corps chimique combiné à un autre. Le premier genre de déformation consiste en une falsification du souvenir par fragmentation, ce qui implique un mépris des rapports chronologiques (les corrections chrono-

(1) L'idée que Freud exprime ici l'a préoccupé toute sa vie (voir Intr., p. 35). Elle l'a amené à concevoir la signification générale de la « tendance à l'inversion des psychonévroses ». Suivant une note des Trois Essais sur la théorie de la sexualité (1905) c'est à Fliess que Freud serait redevable de cette conception. Plus tard, Freud arriva, grâce à elle, à comprendre la signification générale de l'homosexualité latente et, finalement, dans ses dernières années de travail, la signification de la passivité dans l'enfance.

logiques semblent précisément dépendre de l'activité du système conscient). Un fragment de la scène que se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme, tandis que le fragment non utilisé entre dans une autre combinaison. Ce processus rend impossible la découverte de la connexion originelle. La formation de fantasmes de cet ordre (en périodes d'excitation) aboutit à une cessation du symptôme mnémotique. En revanche, il y a alors production de fabulations inconscientes qui ont échappé à la défense. Dans le cas où un pareil fantasme s'intensifie au point de devoir forcer l'accès du conscient, il est refoulé et un symptôme se forme par rétrogradation de l'idée fantasmatique vers les souvenirs qui la constituent.

Tous les symptômes d'angoisse (phobies) deviennent ainsi de fantasmes. De toute façon, ces symptômes apparaissent donc plus simples. Il peut y avoir une troisième poussée et une troisième sorte de formation symptomatique dérivant de pulsions (1).

TYPES DE DÉPLACEMENTS ABOUTISSANT A DES COMPROMIS.

Déplacement par voie associative : hystérie.

Déplacement par similitude (conceptuelle) : névrose obsessionnelle, caractéristique du lieu et peut-être aussi de l'époque où s'est produite la défense.

Déplacement d'ordre causal : paranoïa.

COURS TYPIQUE DE LA MALADIE.

Il y a lieu de soupçonner que la réactivation des matériaux refoulés n'est pas due au hasard, mais qu'elle obéit à certaines lois de développement. De plus, le refoulement rétrograde du récent au passé et affecte d'abord les derniers incidents survenus.

DISSEMBLANCE ENTRE LES FANTASMES DANS L'HYSTÉRIE ET LA PARANOÏA.

Dans cette dernière maladie, ils sont systématiques et concordent entre eux. Dans la première, ils sont indépendants les uns des autres, voire contradictoires, donc isolés ; ils semblent automatiquement produits (par un processus chimique). C'est ce fait et la négligence des données chronologiques qui constituent la distinction essentielle à établir entre l'activité dans le préconscient et l'activité dans l'inconscient.

REFOULEMENT DANS L'INCONSCIENT.

Il ne suffit pas de tenir compte du refoulement entre le préconscient et l'inconscient ; il faut encore penser au refoulement normal qui se pro-

(1) [Voir plus loin, p. 183, le passage concernant les pulsions.]

d'idées. Mon écriture est redevenue plus humaine, c'est donc que ma fatigue est en voie de régression. Je constate avec plaisir que ton écriture à toi ne varie jamais.

Martha se réjouit fort du voyage projeté, bien que les journaux annoncent tous les jours des catastrophes de chemin de fer et que cela ne soit pas très encourageant pour un père et une mère de famille. Tu auras raison de te moquer de moi, mais je dois avouer mes nouvelles inquiétudes, qui vont et viennent, mais durent parfois une demi-journée. La peur de ces catastrophes m'a quitté, il y a une demi-heure, quand je me suis dit que Wilhelm et Ida étaient aussi en route. Ainsi se dissipèrent ces idées idiotes. Mais que tout ceci reste tout à fait entre nous.

... J'espère cette fois pénétrer un peu plus avant dans l'art italien. Je commence à saisir ton point de vue : tu recherches non point ce qui présente un intérêt culturel, historique, mais la beauté absolue, dans une harmonie de forme et d'idée et dans les sensations essentiellement plaisantes de couleur et d'espace. A Nuremberg, j'étais loin encore de le comprendre. T'ai-je dit que j'abandonne Naples et que mon itinéraire passe par San Gimignano, Sienna, Pérouse, Assise, Ancône, en d'autres termes par la Toscane et l'Ombrie ? J'espère recevoir très prochainement de tes nouvelles, même si elles sont très brèves. Ecris ici pour commencer : du 25 de ce mois au 1^{er} septembre mon adresse sera : Venise, Casa Kirsch.

Mes meilleurs vœux de fin de vacances paisible,

ton
Sigm.

69

Dr SIGM. FREUD,

21-9-97.

Chargé de cours de Neurologie
à l'Université.

IX, Berggasse 19.

CHER WILHELM,

Me revoilà — nous sommes rentrés hier matin — dispos, de bonne humeur, appauvri, sans travail pour le moment et je t'écris dès notre réinstallation terminée (1). Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*, ce qui ne saurait être compris sans explication ; tu avais toi-même trouvé plausible ce que je t'avais

(1) A cause de la date inhabituellement tardive du retour de Freud après ses vacances.

dit. Je vais donc commencer par le commencement et t'exposer la façon dont se sont présentés les motifs de ne plus y croire. Il y eut d'abord les déceptions répétées que je subis lors de mes tentatives pour pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement, la fuite des gens dont les cas semblaient le mieux se prêter à ce traitement, l'absence du succès total que j'espérais et la possibilité de m'expliquer autrement, plus simplement, ces succès partiels, tout cela constituant un premier groupe de raisons. Puis, aussi, la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion... la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors qu'une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblerait peu croyable (2). (La perversion, en ce cas, devrait être infiniment plus fréquente que l'hystérie puisque cette maladie n'apparaît que lorsque les incidents se sont multipliés et qu'un facteur affaiblissant la défense est intervenu.) En troisième lieu, la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun « indice de réalité » (2) de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect. (C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents) (3). Quatrièmement, j'ai été amené à constater que dans les psychoses les plus profondes, le souvenir inconscient ne jaillit pas, de sorte que le secret de l'incident de jeunesse, même dans les états les plus délirants, ne se révèle pas. Quand on constate que l'inconscient n'arrive jamais à vaincre la résistance du conscient, on cesse d'espérer que, pendant l'analyse, le processus inverse puisse se produire et aboutir à une domination complète de l'inconscient par le conscient.

Sous l'influence de ces considérations, j'étais prêt à renoncer à deux choses — à la totale liquidation d'une névrose et à la connaissance exacte de son étioLOGIE dans l'enfance. Maintenant je ne sais plus où j'en suis, car je n'ai encore acquis de compréhension théorique ni du refoulement ni du jeu de forces qui s'y manifeste. Il semble douteux que des incidents survenus tardivement puissent susciter des fantasmes remontant à l'enfance. C'est pour cette raison

(1) Depuis plusieurs mois déjà Freud s'intéressait aux fantasmes infantiles, il étudiait leur fonction dynamique et avait acquis dans ce domaine des notions durables. V. pp. 180 et 183 ainsi que les lettres 62 et suiv. Il approchait du complexe d'Œdipe où il découvrait les pulsions agressives de l'enfant contre ses parents, mais sans avoir nié encore la réalité de la scène de séduction. On peut facilement admettre que c'est l'auto-analyse de l'été qui lui a permis de faire le pas décisif, c'est-à-dire de rejeter l'hypothèse de la séduction.

(2) Voir l'*Enquête*, p. 382.

(3) Un seul pas reste à faire pour arriver au complexe d'Œdipe.

Les *experimenta crucis* donneront tort au critique, comme, par exemple, l'eau rouge. Où les patients vont-ils chercher ces horribles détails pervers, aussi étrangers aux incidents de leur vie qu'à leur connaissance ?

71

15-10-97.

IX. Berggasse 19.

CHER WILHELM,

Mon auto-analyse est réellement ce qu'il y a, pour le moment, de plus essentiel et promet d'avoir pour moi la plus grande importance si je parviens à l'achever. Elle a, soudain, subi un arrêt de trois jours pendant lesquels j'ai eu cette impression de sujétion intérieure dont mes patients se plaignent si fort et j'étais désespéré...

Ce qui m'inquiète, c'est que ma clientèle me laisse encore beaucoup de temps libre.

Ce qui donne plus de poids à mes idées c'est que j'ai réussi à obtenir un certain nombre de renseignements. J'ai demandé à ma mère si elle se souvenait encore de la bonne d'enfants. « Bien sûr », me dit-elle, « c'était une personne âgée, très avisée ; elle te menait dans toutes les églises ; quand tu rentrais à la maison, tu te mettais à prêcher et à nous raconter tout ce que faisait le Bon Dieu. Quand j'eus accouché d'Anna (qui est de deux ans et demi ma cadette), on s'aperçut que cette bonne n'était qu'une voleuse et l'on retrouva dans ses affaires tous les sous neufs, toutes les pièces de 50 centimes et tous les jouets qu'on t'avait donnés. Ton frère Philipp alla lui-même chercher un agent et elle fit six mois de prison ». Tu vois comme tout cela confirme bien les conclusions que j'ai tirées de l'interprétation de mon rêve. J'ai pu facilement expliquer la seule erreur possible. Je t'avais écrit qu'elle me poussait à voler des pièces de monnaie pour les lui donner. Le rêve signifie en réalité qu'elle-même volait. Le texte du rêve s'appuyait sur le fait que je prenais de l'argent à la mère d'un médecin, ce qui n'était pas régulier. La vraie signification est la suivante : moi je la représente, elle, et la mère du médecin figure ma mère. J'étais si loin de croire que cette vieille femme pût être une voleuse que j'ai raté mon interprétation (1). Je me suis également informé du docteur qui nous soignait à Freiberg, parce que j'avais eu un rêve plein d'amitié à son égard. En analysant le personnage onirique derrière lequel il se dissimulait, je me souvins d'un

(1) Voir la lettre précédente.

certain v. K..., mon professeur d'histoire au lycée, mais puisqu'il m'était indifférent et que mes relations avec lui avaient même été plutôt agréables, il ne me paraissait pas convenir. Ma mère me raconta alors que le médecin qui me soignait dans mon enfance était borgne. Or, parmi tous mes professeurs, M. K... était le seul qui fût aussi affligé de cette infirmité !

On pourrait objecter que ces coïncidences ne sont pas probantes. J'aurais pu entendre raconter, plus tard dans mon enfance, que cette bonne avait été une voleuse et avoir ensuite oublié cette histoire jusqu'au jour de sa réapparition dans le rêve. Je crois même que tel a été le cas. Mais je possède une autre preuve irrécusable et bien amusante. Je me suis dit que la disparition soudaine de la vieille avait sûrement laissé en moi une impression que l'on devrait pouvoir retrouver. Mais où ? C'est alors qu'une certaine scène me revint à l'esprit, une scène qui, depuis vingt-neuf ans, surgissait quelquefois dans mon souvenir conscient, sans que j'aie pu la comprendre. La voici : je hurle comme un désespéré parce que je n'arrive pas à trouver ma mère. Mon frère Philipp (de vingt ans plus âgé que moi) ouvre un coffre et moi, voyant que ma mère ne s'y trouve pas non plus, je crie davantage encore jusqu'au moment où, svelte et folle, elle apparaît dans l'embrasure de la porte. Que signifie tout cela ? Pourquoi mon frère a-t-il ouvert ce coffre où il savait bien que maman ne se trouvait pas et que son geste ne me tranquilliserait nullement ? Soudain, je comprends. J'ai exigé qu'il ouvre ce meuble. Ne pouvant retrouver ma mère, j'ai eu peur de la voir disparaître comme avait disparu la vieille, peu de temps auparavant. Or, j'avais dû entendre dire que cette dernière avait été enfermée et croire que ma mère avait subi le même sort ou plutôt qu'elle avait été « coffrée », suivant une des expressions plaisantes toujours chères à mon frère maintenant qu'il a 63 ans. Le fait que je me sois de préférence adressé à lui prouve que j'étais bien au courant du rôle qu'il avait joué dans la disparition de ma bonne (1).

Depuis, j'ai fait beaucoup de chemin mais sans avoir atteint encore mon point d'arrêt véritable. La narration de ce qui reste inachevé est si difficile, m'entraînerait si loin, que tu voudras bien m'excuser et te contenter de l'exposé des parties bien vérifiées. Si l'analyse tient ce qu'elle promet, j'en coucherai systématiquement tous les détails par écrit et t'en soumettrai ensuite les résultats. Jusqu'à présent, je

(1) Freud ne s'est servi de cet exemple de reconstruction vérifiée à l'aide d'une interprétation de rêves dans aucun de ses ouvrages publiés. Mais il a utilisé le souvenir-déjà vu du coffre dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901 b). Dans les éditions suivantes, il souligna la signification symbolique du coffre (grosseuse).

n'ai encore rien trouvé de complètement nouveau, mais seulement toutes les complexités auxquelles je suis habitué. La chose n'est guère facile. C'est un bon exercice que d'être tout à fait sincère envers soi-même. Il ne m'est venu à l'esprit qu'une seule idée ayant une valeur générale. J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants, même quand leur apparition n'est pas aussi précoce que chez les enfants rendus hystériques (d'une façon analogue à celle de la « romanisation » de l'origine chez les paramoïques — héros, fondateurs de religions). S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'*OEdipe Roi*. On comprend aussi pourquoi tous les drames plus récents de la destinée devaient nécessairement échouer. Nos sentiments se révoltent contre tout destin individuel arbitraire tel qu'il se trouve exposé dans *l'Aeule* (1), etc. Mais la légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Edipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel.

Mais une idée m'a traversé l'esprit : ne trouverait-on pas dans l'histoire d'*Hamlet* des faits analogues ? Sans penser aux intentions conscientes de Shakespeare, je suppose qu'un événement réel a poussé le poète à écrire ce drame, son propre inconscient lui ayant permis de comprendre l'inconscient de son héros. Comment expliquer cette phrase de l'hystérique Hamlet : « C'est ainsi que la conscience fait de nous tous des lâches ? » Comment comprendre son hésitation à venger son père par le meurtre de son oncle, lui qui n'a aucun scrupule à envoyer ses courtisans à la mort et qui n'hésite pas une seconde à tuer Laerte ? Tout s'éclaircit mieux lorsqu'on songe au tourment que provoque en lui le vague souvenir d'avoir souhaité, par passion pour sa mère, de perpétrer envers son père le même forfait. « Si nous étions traités suivant nos mérites, qui pourrait échapper à la fustigation ? » Sa conscience est son sentiment inconscient de culpabilité. Sa froideur sexuelle, au cours de son entretien avec Ophélie, sa réprobation de l'instinct qui pousse à procréer, enfin son transfert de l'acte, de son père à Ophélie, ne sont-ils pas des manifestations typiquement hystériques ? Ne réussit-il pas finalement, de façon aussi singulière que mes hystériques, à

(1) [Titre d'une pièce de Grillparzer.]

attirer sur lui-même le châiment en subissant le même sort que son père en étant empoisonné par le même rival (1) ?

Je m'intéresse si exclusivement à l'analyse que je n'ai pas encore essayé de mettre en parallèle nos deux hypothèses : la mienne, suivant laquelle le refoulement émane toujours de la féminité pour se diriger contre la virilité et la tiéne qui dit l'inverse. Mais je compte le tenter quelque jour. Le malheur veut que je ne puisse prendre qu'une part minime à tes travaux et à tes progrès. A ce point de vue je me trouve plus avancé que toi. Tout ce que je puis dire sur le côté psychique de ce monde trouve en toi un critique compréhensif, tandis que ce que tu m'apprends au sujet des astres n'éveille en moi qu'une infructueuse admiration.

Bien des choses affectueuses à partager entre ta femme, mon nouveau neveu et toi-même,

ton
Sigm.

72

Dr SIGM. FREUD,
Chargé de cours de Neurologie
à l'Université.

Vienna, 27-10-97.
IX. Berggasse 19.

MON CHEF WILHELM,

Il semble bien que je sois incapable d'attendre ta réponse. Je ne pense pas que ton silence soit dû à quelque force élémentaire qui t'aurait rejeté au temps où lire et écrire étaient pour toi une tâche écrasante. C'est pourtant ce qui m'est arrivé à moi, dimanche, quand j'ai voulu renvoyer mes congratulations à l'occasion de ton anniversaire — pas encore le 40°. Espérons que ton motif est aussi peu grave que le mien. Je ne saurais te parler que d'analyse, sujet qui d'ailleurs te semblera le plus intéressant en ce qui me touche. Les affaires restent désespérément mauvaises, mais il en va d'ailleurs ainsi à tous les échelons de la profession. C'est pourquoi je me vis que de travail « intérieur ». Celui-ci me tient et me harcèle, me faisant, par une rapide association d'idées, parcourir le passé ; mon

(1) *L'interprétation des rêves* nous a fait connaître les vus et les exemples ici mentionnés (p. 227-232). Nous constatons ici que le complexe d'Edipe s'y trouve, pour la première fois explicitement mentionné. Son auto-analyse avait fait connaître à Freud ce complexe ou lui en avait révélé l'universalité. Il a traduit les rapports entre cette auto-analyse et l'analyse de ses patients dans les termes suivants : « Je ne puis m'analyser qu'à l'aide des connaissances que j'ai objectivement acquises » (lettre n° 75).